Télérama

N° 3971

Du 21 au 27/2/2026

Nous avons basculé dans le monde d'Orwell

M 02773 – 3971 – F : 4,60€

Mercredi 18/2/2026
Hebdomadaire | Fr
Bel/Lux 5,10€, CH 6,10 CHF
CPPAP N° 0630 C 80864

La dystopie d'Orwell est devenue réalité

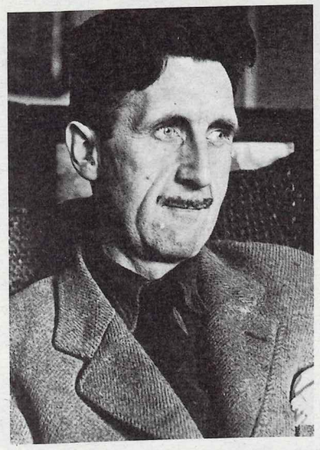
Par Laurent Rigoulet

Leaders tout-puissants, guerres incessantes, surveillance des individus grâce à la technologie… En 1948, l'écrivain britannique George Orwell prédisait l'avènement d'un monde totalitaire pour 1984. Il aura fallu quelques décennies de plus, mais nous y sommes. Démonstration bientôt dans les salles avec un documentaire choc de Raoul Peck.

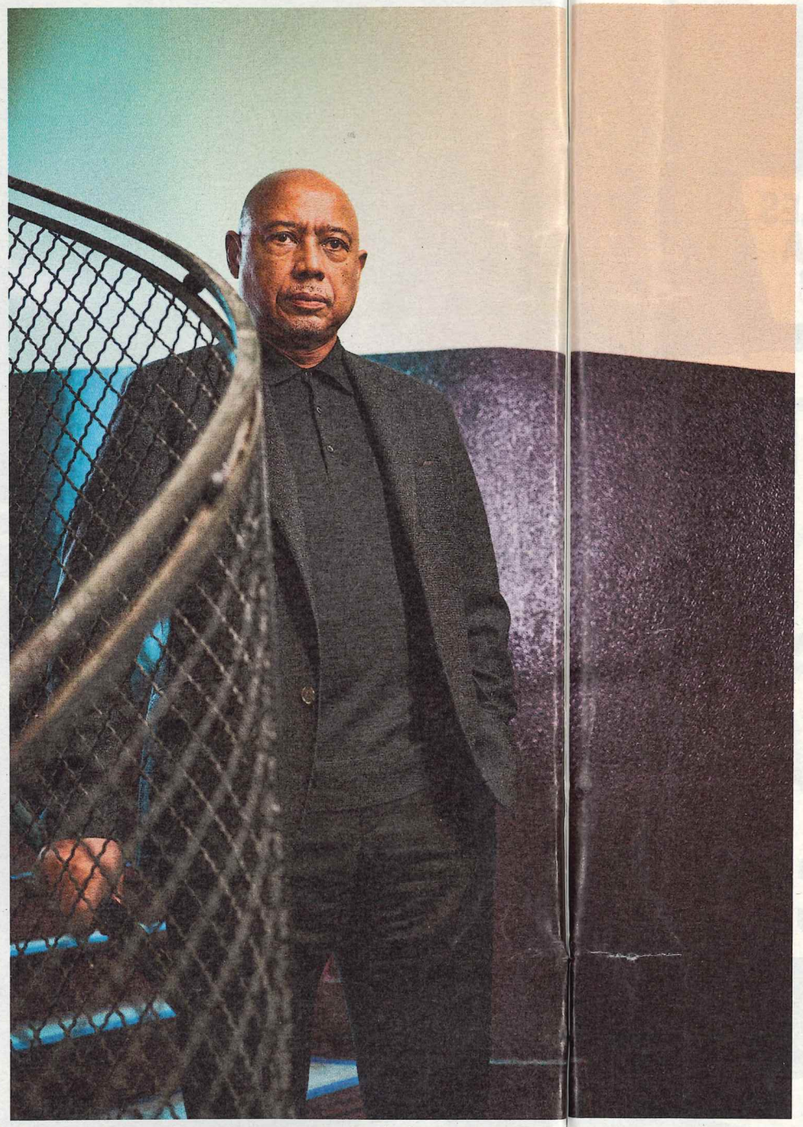
VISUEL RÉALISÉ PAR FRÉDÉRIC GODEC, D'APRÈS LE PORTRAIT OFFICIEL DU PRÉSIDENT TRUMP, LE 2 JUIN 2025. WHITE HOUSE

En 1984, à la fin du siècle dernier, George Orwell est une figure en vogue de la culture populaire. Tout le monde le connaît sans l'avoir vraiment lu. *«Il est dans l'air»,* dit Terry Gilliam, cinéaste de la bande des Monty Python, qui s'apprête à tourner *Brazil,* sa propre fable dystopique, sans s'être immergé dans l'œuvre dont il reprend les motifs sur le ton de la satire surréaliste *(«je n'avais pas lu* 1984*, mais je savais ce que c'était»).* L'époque est frivole, l'argent fou, la consommation triomphante, le communisme brûle de ses derniers feux. La plus spectaculaire citation de *1984,* roman écrit en 1948 où George Orwell raconte l'avènement cauchemardesque d'une société totalitaire, est un luxueux spot publicitaire, signé Ridley Scott, diffusé en grande pompe par Apple pendant le Super Bowl pour propulser son premier Mac sur le marché : *«Vous verrez pourquoi 1984 ne ressemblera pas à* 1984*!»* L'écrivain de science-fiction Isaac Asimov prédit que les progrès technologiques prouveront que le romancier anglais a fait fausse route. Dans le monde occidental, l'angoisse est une humeur diffuse, nourrie de loin en loin par les esprits excentriques, tel David Bowie, qui a voulu adapter *1984* en comédie musicale [1] et promène avec dandysme ses visions d'un monde perdu : *«J'ai des idées fixes et, pendant des années, je l'ai répété de bien des façons : "Attention, l'Occident va voir émerger son Hitler… " Ma vie tout entière est dévorée par l'étrange présage d'une calamité prochaine.»*

Et soudain, l'écho se fait insistant, Orwell revient. Sa pensée retrouve toute sa substance. Son nom n'est plus la seule racine d'un sombre adjectif – « orwellien » – (lire p. 17) utilisé à toutes les sauces (plus encore que « kafkaïen », selon les évaluations du *New York Times*). Quand Kellyanne Conway, conseillère de Donald Trump, monte au créneau, en 2017, pour contrer les comptes rendus des médias sur la dimension des foules assistant à l'intronisation du président américain, elle parle de *«faits alternatifs».* La stupeur est générale, la menace prend corps sous l'étendard de la démocratie. Trump peut-il manipuler l'information à sa guise ? L'heure est-elle venue du « ministère de la Vérité » où travaille Winston Smith, le héros de *1984 («Le Parti vous disait de ne pas croire vos yeux et vos oreilles. C'était son commandement le plus essentiel»)* ? Quelques jours après la déclaration de Kellyanne Conway, les ventes de *1984* s'envolent aux États-Unis – une hausse de 10 000 %. Selon Dorian Lynskey, qui a publié un ouvrage consacré au legs de *1984* sous le titre *The Ministry of Truth,* ce livre *«n'est plus simplement perçu comme l'allégorie d'un avenir lugubre mais aussi d'un présent vacillant».* Les visions du roman prolifèrent dans le monde d'aujourd'hui : Big Brother et les « télécrans », la surveillance généralisée et la « novlangue » qui assèche le vocabulaire et détruit les idées, la manipulation des faits et la réécriture de l'Histoire. *«Qui contrôle le passé contrôle l'avenir ; qui contrôle le présent contrôle le passé»,* telle est la devise du ministère de la Vérité, que pourraient se disputer Trump et Poutine.



L'écrivain George Orwell : *«Le Parti vous disait de ne pas croire vos yeux et vos oreilles.»*



Avec son film sur Orwell, Raoul Peck entend dénoncer le vent d'extrême droite qui souffle sur le monde.

JÉRÔME BONNET POUR TÉLÉRAMA | ASSOCIATED PRESS/SIPA

Manifestation à Moscou, en 2025 : *«Pour une Russie sans censure. Orwell a écrit une dystopie, pas un mode d'emploi.»*

POPPERFOTO VIA GETTY IMAGES

Quand Raoul Peck, le réalisateur d'*I Am Not Your Negro* (2016), se voit ouvrir, au début des années 2020, les portes de l'œuvre entière de George Orwell pour la réalisation d'un documentaire, il écrit trois courtes phrases en introduction de sa note d'intention pour les diffuseurs : *«Il a tout vu, tout prédit, nous a tous avertis.»* Comme nombre d'intellectuels avant lui, le cinéaste est frappé par la clarté et l'évidence de la pensée de l'écrivain anglais. *«Il nous parle avec force,* explique-t-il, *car il a fourni l'analyse la plus claire de la structure du totalitarisme et de ses mécanismes. Il en décrypte les signes, en détaille les instruments, et met au jour un mode d'emploi suivi par de nombreux régimes.»* Le réalisateur haïtien, qui a grandi aussi au Congo et en France et a fait l'expérience des régimes tyranniques et du double langage des sociétés impérialistes, s'embarque tout entier dans l'aventure malgré les réserves amusées de son grand ami l'écrivain américain Russell Banks *(«Bon courage!»)* qui sait quelles réactions enfiévrées suscite Orwell, à gauche comme à droite. Il se trouve d'autant plus excité par le défi qu'il ne peut que constater la méconnaissance de l'œuvre, telle que l'expose l'essayiste Simon Leys : *« Quand les Français lisent* [Orwell]*, c'est généralement dans une optique digne du* Reader's Digest. *Son œuvre est réduite au seul* 1984 *privé de son contexte, arbitrairement réduit aux dimensions d'une machine de guerre anticommuniste. On ignore trop souvent que c'est au nom du socialisme qu'il a mené sa lutte antitotalitaire.»*

«Il est partout autour de nous, écrit Raoul Peck dans sa note d'intention. *Partout où vous allez, il est là. Mais qui est-il ? Que signifie-t-il pour nous aujourd'hui ?»* À l'origine, le cinéaste avoue que ses idées sur le romancier sont alors aussi vagues que celles du grand public : *«Je l'ai longtemps pris pour un écrivain de science-fiction,* raconte-t-il. *Or j'aime les livres qui aident à combattre, pas à rêver. Il ne me semblait pas faire partie des écrivains qui pouvaient alimenter mon parcours politique.»* Quand le réalisateur était étudiant et militant marxiste à Berlin dans les années 1970, Orwell n'était pas fréquentable, rejeté par une partie des cercles de gauche qui le considéraient comme un traître. La CIA se servait de ses écrits pour alimenter la propagande antisoviétique, aidant au financement d'une adaptation cinématographique de *La Ferme des animaux* en 1954 et favorisant l'envoi de milliers d'exemplaires de *1984* de l'autre côté du rideau de fer. L'image de l'écrivain socialiste antifasciste se brouillait d'autant plus facilement qu'il est mort jeune, à 46 ans, quelques mois après avoir achevé *1984* dans la douleur, sans avoir eu l'occasion d'accompagner son œuvre phare dans le débat public.

Les héritiers d'Orwell lui offrant les droits de l'intégralité de ses écrits, Raoul Peck a commencé par tout lire : *«J'ai découvert un auteur qu'on avait éloigné de moi et en qui j'ai vite reconnu un frère et un compagnon de route. Il n'est jamais prisonnier de l'idéologie mais fait l'expérience de ce qu'il écrit. On ne peut pas le réduire à une dystopie : il n'écrit pas sur l'avenir mais sur ce qu'il a vécu.»* Issu d'une famille qui a prospéré dans les colonies, l'écrivain s'est forgé une conscience dans le *«ventre de la bête»,* servant dans l'armée britannique en Birmanie. *«Une écrasante culpabilité qu'il me faudrait expier,* écrit-il. *Je devais rejeter l'impérialisme mais aussi toutes les formes d'exploitations de l'homme par l'homme. Je voulais m'enfoncer dans la foule des opprimés, ne faire qu'un avec eux, être avec eux contre les tyrans.»* Bien »»»

À VOIR

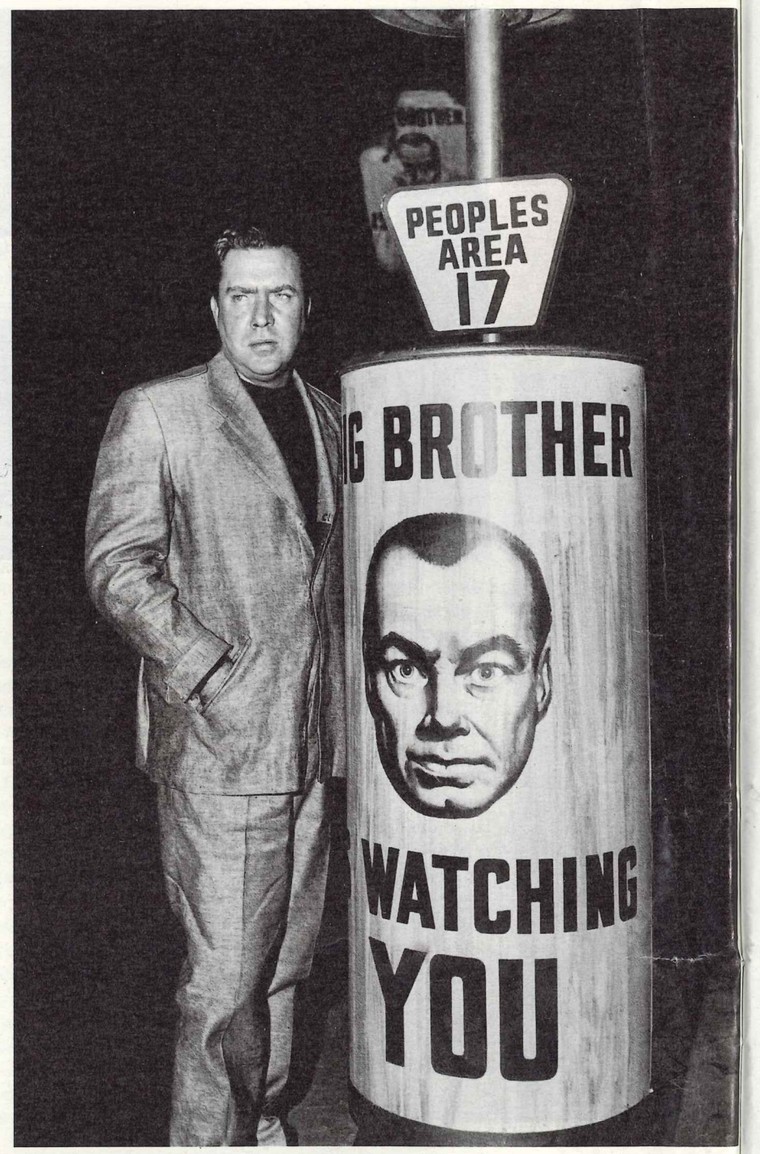
Orwell : 2+2=5, documentaire de Raoul Peck. En salles le 25 février. Critique dans notre prochain numéro.

» avant que le reportage au long cours soit en vogue, Orwell fait du journalisme un art. Ses immersions chez les SDF *(Dans la dèche à Paris et à Londres)* et les mineurs *(Le Quai de Wigan)* sont des chefs-d'œuvre, peu diffusés en France, qui visent à brusquer les esprits. Tout comme *Hommage à la Catalogne*, son récit de la guerre d'Espagne où il est parti sabre au clair se battre contre les milices franquistes qui font le lit du fascisme. *«Pour lui,* dit Raoul Peck, *l'art passait forcément par l'engagement. Se dire neutre était déjà une position politique.»*

En Espagne, où il combat dans les rangs du POUM (Parti ouvrier d'unification marxiste) fin 1936 et début 1937, Orwell fait l'expérience d'un socialisme révolutionnaire, démocratique, partageur, égalitaire – *«Nous avions le sentiment d'appartenir à une communauté où l'espoir était plus normal que l'apathie ou le cynisme.»* Le rêve est vite brisé. La presse anglaise donne une vision déformée du conflit et le Parti communiste de Staline lance une opération de propagande et de répression féroce arguant que le POUM serait *«hitléro-trotskiste»*. La guerre d'Espagne est un tournant, elle donne à Orwell *«l'horreur de la politique»*. Les idées de *1984* sont en germe : la négation des événements et les accusations fabriquées, la terreur d'État et la paranoïa politique. *«L'idéologie est venue détruire ce que l'homme a construit,* dit Raoul Peck. *Il en a été infiniment blessé mais il n'a jamais renoncé à ses idéaux socialistes.»*

Quand le cinéaste a entamé son documentaire, il croyait dur comme fer que Kamala Harris serait élue présidente des États-Unis. *«Je ne m'attendais pas à ce que le deuxième mandat de Trump fasse résonner le film avec une telle force, mais même dans un contexte moins chaotique aux États-Unis, revenir à Orwell me semblait nécessaire. L'Occident vit depuis des décennies comme si tout allait bien, comme si le reste du monde n'existait pas, alors que les conflits, la terreur et la souffrance se répandent partout.»* Son film est un bombardement d'images qui soumet le spectateur à la décharge de quelques années d'actualité sur grand écran, et le laisse en état de choc. À la fin des séances, on demande souvent à Raoul Peck s'il est optimiste. *«Je réponds que je n'utilise pas ce terme, c'est un vocabulaire de privilégié. Les choses changeront-elles en bien ou en mal ? C'est à vous d'en décider. L'Histoire n'attend pas.»* En cela, Orwell est un maître absolu pour le cinéaste, qui refuse le statu quo et fait des films pour réveiller les esprits. En 1936, l'écrivain avait rendu visite à l'un de ses rédacteurs en chef : *«Je pars en Espagne,* avait-il dit. *– Pourquoi donc ? – Ce fascisme, il faut bien qu'on l'arrête.»* ●

1 Piqué au vif par le refus de la veuve de l'écrivain, Sonia Orwell, David Bowie a recyclé son projet dans l'album *Diamond Dogs*.



«L'Occident vit depuis des décennies comme si tout allait bien, alors que les conflits, la terreur et la souffrance se répandent partout.»

Raoul Peck, réalisateur

Un concept bien pratique

«C'est orwellien !» L'expression est entrée dans le langage courant pour qualifier toute restriction de liberté. Au point que même l'extrême droite l'oppose à ses contradicteurs. Un comble…

Par Olivier Tesquet

Ils ne sont pas nombreux, les écrivains contemporains à avoir laissé un adjectif en héritage. Dans ce club très fermé, «orwellien» est sans doute le plus puissant. Mais aussi le plus maltraité. À force de servir d'alarme universelle depuis plus d'un demi-siècle, la langue de l'auteur britannique ne décrit guère plus qu'un sentiment de malaise diffus. Notamment à l'extrême droite, qui ne se gêne plus pour revendiquer l'héritage d'un intellectuel pourtant farouchement socialiste. Un observatoire de la haine en ligne sous la supervision de l'Arcom ? *«Orwellien»,* selon Marion Maréchal. Des peines d'inéligibilité prononcées à l'encontre de personnes condamnées pour des propos racistes ou discriminatoires ? *«Orwellien»,* dixit le député Rassemblement national Bruno Bilde, proche de Marine Le Pen. *«L'éclipse de la conscience nationale»,* que commente Philippe de Villiers dans les colonnes du *Journal du dimanche* de Vincent Bolloré ? De son habituelle voix crépusculaire, il en impute la responsabilité au *«nominalisme orwellien»* d'un *«pouvoir qui n'a plus le pouvoir»* et se laisse conduire par des forces extérieures. La régulation des plateformes ? Orwellienne. L'écriture inclusive ? Orwellienne. Le wokisme ? Orwellien. Le monde anglo-saxon n'est pas davantage immunisé contre le phénomène. Les réseaux sociaux de Donald Trump sont suspendus après l'invasion du Capitole le 6 janvier 2021 ? Son fils Donald Jr hurle à la censure et le décrète : *«Nous vivons dans le* 1984 *de George Orwell.»*

Qu'aurait-il pensé, lui, de ce réflexe pavlovien ? Ironie de l'histoire, l'essayiste aurait pu le commenter d'une phrase, issue d'un de ses derniers livres, *Politics and the English Language* (1946) 1 : *«En utilisant des métaphores, des comparaisons et des locutions rebattues, on s'épargne un effort mental considérable.»* Et ce n'était pas un compliment. Pour le philosophe Jean-Jacques Rosat 2, fin connaisseur de sa pensée, cette récupération ne fait que mettre en lumière les mécanismes qu'il décrivait : *«Orwell a montré lui-même que l'inversion des termes faisait partie de la rhétorique totalitaire. "Wokisme", par exemple, est un pur terme de novlangue, en ce sens qu'il s'agit d'un mot de couverture, un* "blanket word"*, qui porte une charge d'amalgame et que le pouvoir utilise pour disqualifier ses adversaires.»*

Engagé aux côtés des marxistes révolutionnaires lors de la guerre d'Espagne, farouche adversaire de l'impérialisme, George Orwell n'a pourtant jamais cessé d'être lu contre lui-même. Comment expliquer qu'un écrivain aussi explicitement de gauche ait été érigé en saint patron de la guerre culturelle par des forces réactionnaires ? La réponse tient d'abord à une forme de vitrification précoce. Mort en 1950, à 46 ans, quelques mois seulement après la publication de *1984,* il n'aura jamais l'occasion de commenter ou de contester les usages politiques de son œuvre. Très vite, celle-ci se trouve enfermée dans la gangue idéologique de la guerre froide : la critique du totalitarisme se trouve progressivement rabattue sur une dénonciation exclusive du socialisme. *«Là encore, c'est une erreur d'analyse,* s'agace Jean-Jacques Rosat. *Sur son lit d'agonie, Orwell a clairement expliqué que* 1984 *ne parlait ni du stalinisme ni du nazisme, mais d'un régime de l'avenir, dans une ou deux générations.»*

Si elle obéit à des considérations historiques, la prédation de sa pensée tient aussi à la forme même de son œuvre. *«De prime abord, on pourrait penser qu'il est de droite,* s'amuse Charles Recoursé, l'un de ses traducteurs en français. *Il est difficile à classer à cause de l'indépendance de sa langue, qui refuse de faire système, et même de faire école.»* De fait, adepte de la fable et de la satire, Orwell n'avance pas des concepts, mais propose des images : le télécran, Big Brother, le ministère de la Vérité. Autant de symboles puissants, facilement détachables de l'environnement politique qui les a vu naître. Lue par fragments, sa bibliographie se prête alors à tous les déplacements, et devient une boîte à outils, mobilisable contre des ennemis toujours renouvelés. Dès lors, son nom a pu se transformer en ce que le politiste argentin Ernesto Laclau appelle un «signifiant vide» : un terme surinvesti, capable d'agréger des colères hétérogènes en produisant une frontière politique simple, «eux» contre «nous», «les élites» contre «le peuple», sans jamais analyser les rapports de pouvoir réels. Ici, «orwellien» s'énonce moins comme une catégorie analytique que comme un raccourci moral qu'on utilise pour clore le débat plutôt que l'ouvrir. C'est orwellien, un point c'est tout. Pire : chez les aficionados du *free speech* à l'américaine, il devient un argument d'autorité pour sacraliser un *«marché libre des idées»* piloté par des infrastructures privées, tout en délégitimant les institutions démocratiques de production du savoir. Un comble.

Mais si la droite de la droite a trouvé chez Orwell un arsenal rhétorique prêt à l'emploi, c'est aussi parce que la gauche, embarrassée par une pensée trop peu docile, s'en est longtemps détournée. Jean-Jacques Rosat rappelle que cet anti-stalinien forcené *«n'a jamais été communiste, tout en exaltant le courage de se battre et les valeurs du patriotisme, qu'il dissociait du nationalisme».* Rétif à l'orthodoxie marxiste et à son langage, il n'a jamais raisonné en termes de structures ou de déterminations historiques, mais à hauteur des individus : leurs lâchetés, leurs renoncements, mais aussi la *«décence ordinaire»* des petites gens. Une approche peu compatible avec les grandes grilles explicatives de la gauche contemporaine qui a contribué à son isolement théorique. *«Pour comprendre sa vision réaliste de la politique, il faut plutôt regarder du côté de Machiavel et de Montesquieu»,* précise encore Jean-Jacques Rosat, en rappelant qu'Orwell collectionnait les brochures politiques (il en possédait mille cinq cents), et que celles-ci l'intéressaient plus que les idéologies. Pourtant, conclut-il, *«il nous serait d'un précieux secours pour comprendre les pulsions totalitaires contemporaines»* ●

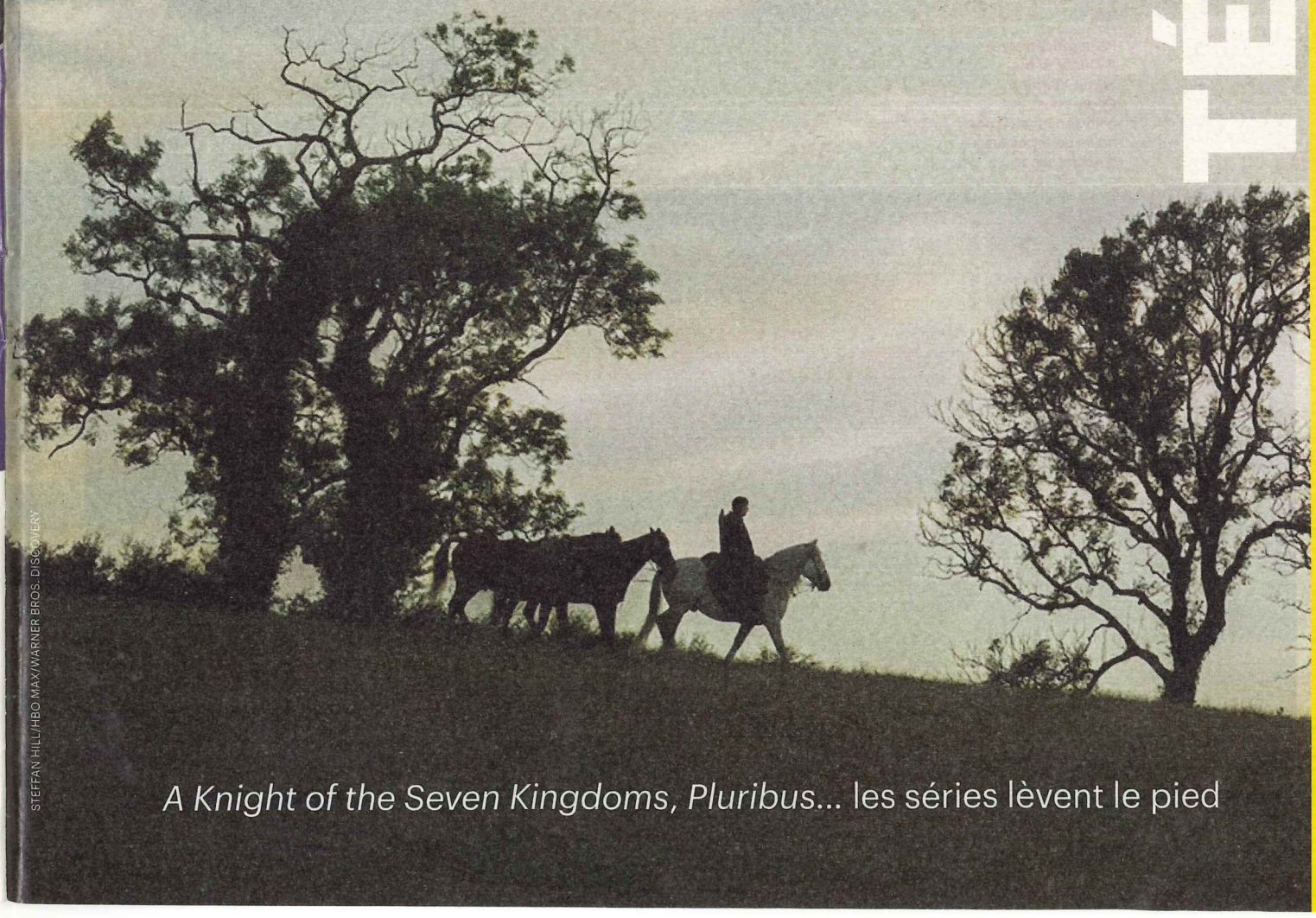
1 Retraduit sous le titre *Sommes-nous ce que nous disons ?* (éd. Mille et Une Nuits, 2023).

2 Auteur de *L'Esprit du totalitarisme. George Orwell et "1984" face au XXIe siècle* (éd. Hors d'atteinte, 2025).

COLUMBIA FILMS

L'adaptation de *1984* par Michael Anderson, en 1956, avec Edmond O'Brien.

Éloge de la lenteur



STEFFAN HILL/HBO MAX/WARNER BROS. DISCOVERY

A Knight of the Seven Kingdoms, *Pluribus*... les séries lèvent le pied

Narration en temps réel, plans longs, silences : dans une ère où tout s'accélère, certains font le pari d'évoluer au ralenti.

TTT
A Knight of the Seven Kingdoms
Disponible sur
HBO Max

C'est l'errance d'un type dans la campagne irlandaise. Il se balade avec ses chevaux, défèque sous un arbre, jure qu'il est chevalier, voudrait participer à un tournoi. *A Knight of the Seven Kingdoms* est un spin-off de la franchise HBO *Game of Thrones*, et, compte tenu de la frénésie narrative et visuelle de la série d'origine, ainsi que de son autre préquelle *House of the Dragon*, il y a de quoi être surpris par ce drôle de rythme. *«Je combattrai vaillamment, vous verrez»*, promet le personnage, mais il faut attendre le cinquième épisode (sur six) pour que l'action prenne le relais des belles promesses.

La phénoménale production de séries, nourrie par la profusion des plateformes de streaming, s'est accompagnée d'une accélération des rythmes de narration. Tissage de scènes et de plans courts, mouvements permanents, cliffhangers, dialogues didactiques… *«Le montage rapide est devenu la norme, tandis que le plan long est extraordinaire»*, résume le réalisateur Rodrigo Sorogoyen, cocréateur de *Los años nuevos*. Cette histoire d'amour au long cours entre deux Madrilènes, faite de conversations banales et de silences, racontée au rythme de dix jours de l'An, prend le contre-pied des stratégies habituellement employées pour capter l'attention. *«À cette époque où se multiplient les stimulations permanentes et les vidéos courtes, je pense que le spectateur sera d'autant plus happé par un plan qui dure, alors qu'il peut avoir le réflexe de regarder son téléphone devant une séquence très montée.»* Sorogoyen n'est pas le seul à avoir compris que, loin d'ennuyer, décélérer peut être une bonne façon de captiver. L'an dernier, quatre séries formidables ont fait des cartons d'audience avec le pied sur la pédale de frein : outre la création de l'Espagnol, citons *Adolescence*, ainsi que *Severance* (saison 2) et *Pluribus*.

Cette dernière, où Vince Gilligan (*Breaking Bad*) imagine un monde contaminé par une épidémie de bienveillance, se distingue par une sorte de «faux rythme», fait de lenteurs et de répétitions, à l'image de ces nombreuses séquences où l'on écoute, dans son intégralité et plusieurs fois de suite, l'enregistrement d'une messagerie vocale… Face aux activités quelconques et routinières de Carol, l'(anti)héroïne de cette dystopie, on croirait presque voir Delphine Seyrig qui épluche ses patates dans *Jeanne Dielman, 23, quai du Commerce, 1080 Bruxelles*. Le chef-d'œuvre de Chantal Akerman (1975), sacré meilleur film du monde par la revue britannique *Sight and Sound* en 2022, condense trois jours de la vie d'une femme au foyer en trois heures et demie de plans fixes. Cela peut paraître invraisemblable mais c'est ainsi : le programme d'une grosse plateforme américaine rappelle les grandes heures du cinéma radicalement politique des années 1970. Or *Pluribus* connaît un succès phénoménal. En à peine un mois et demi, elle est devenue la plus visionnée de l'histoire d'Apple TV ! Comme si nous avions besoin de résister à cette ère où tout s'accélère.

Page précédente :
A Knight of the Seven Kingdoms.
Ci-dessous :
plan-séquence d'une heure de l'épisode 3 d'*Adolescence*.

COURTESY OF NETFLIX

Peut-on dire pour autant que ces œuvres sont «lentes» ? Spécialiste du cinéma de Chantal Akerman, Corinne Maury remet en cause l'idée de «lenteur» dans les récits filmés : *«Quand on dit cela, c'est comme si on pensait qu'il existait un étalon rythmique. Dans* Jeanne Dielman, *Akerman veut montrer un acte domestique et un geste. Ce n'est pas "lent", c'est la vitesse de ce geste.»* La série *Adolescence* parvient-elle également à créer *«une temporalité qui rend justice à l'événement filmé»*, pour reprendre les mots de l'universitaire ? Cette histoire, où l'on se demande comment un petit garçon a pu tuer une petite fille, est découpée en quatre épisodes et autant de plans-séquences. Certes, ceux-ci s'avèrent nettement plus spectaculaires qu'un épluchage de patates (un geste néanmoins crucial dans le scénario d'Akerman). Mais le plus saisissant, dans ce parti pris, est son effet documentaire. Lors du premier épisode, nous suivons par exemple une heure de la procédure d'interpellation et d'interrogatoire du suspect, entre 6h11 et 7h12. *Los años nuevos* aussi donne une impression de temps réel et nous attrape par ses ellipses : puisqu'une année entière sépare les épisodes, le spectateur doit lui-même chercher des indices pour la reconstituer ; il est impliqué dans l'élaboration du récit. Comment s'ennuyer devant une œuvre qui a besoin de nous pour avancer ?

Si beaucoup de séries sont désormais conçues pour que l'on puisse les regarder en faisant la cuisine (les dialogues doivent régulièrement rappeler l'intrigue, directive de Netflix révélée récemment par Matt Damon), ou en les accélérant (le terrifiant *speed watching*), impossible de suivre *Pluribus* ou *Severance* en quittant l'écran des yeux. Par leur goût du détail et leur capacité à raconter visuellement, elles amènent le spectateur à développer une forme particulière de présence aux images : hypnotisé et actif en même temps. Ces séries lancent des pistes – sur l'individualisme, l'uniformité, les nouvelles technologies, le travail… – et laissent le spectateur en tirer des questions. Il faut mobiliser ses neurones… et s'offrir des pauses. Prenant le contre-pied du *binge watching*, Apple TV et HBO Max font le choix de mettre en ligne un épisode par semaine. Une stratégie destinée à créer attente et anticipation chez le spectateur, mais qui lui offre aussi la liberté de laisser son imaginaire s'intercaler entre ce qu'il a vu et ce qu'il verra. C'est vieux comme le feuilleton et cela revient dans l'air du temps : s'ennuyer un peu entre deux épisodes est susceptible de les bonifier.

Cela n'empêche pas de faire usage de cliffhangers, ces rebondissements placés en fin de chapitre pour donner envie de regarder le suivant. Un procédé narratif abondamment utilisé par *A Knight of the Seven Kingdoms*, *Pluribus* et *Severance*, qui n'enlève rien à la sensation du temps qui passe. Le brio de toutes ces séries, ainsi que *Los años nuevos* et *Adolescence*, est d'avoir su se réapproprier des aspects essentiels de l'ADN sériel : ce pouvoir de créer des émotions uniques sur la durée – parfois sur des années –, grâce aux longueurs, aux pauses, au séquençage, aux alternances d'ellipses et de continuité. Des outils qui lui sont spécifiques, et qui ont encore beaucoup à offrir. ▷ *Michel Bezbakh*

| Sur Arte.tv : *Los años nuevos*, TTTT ; sur Netflix : *Adolescence*, TTTT ; sur Apple TV : Severance, TTT ; *Pluribus*, TTTT.

Carol (Rhea Seehorn), l'anti-héroïne de *Pluribus*, la série la plus visionnée de l'histoire d'Apple TV.

JEFF NEUMANN/APPLE TV+/BRISTOL CIRCLE ENT./HIGH BRIDGE PROD./SONY PICT. TELEVISION